



# BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

305

ÉPREUVE ESC

Conception : E.S.C. AMIENS PICARDIE

ESC\_\_RT

## RESUME DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE,  
LETTRES & SCIENCES-HUMAINES

Lundi 11 mai 2009, de 14 h. à 17 h.

*Résumez en 400 mots le texte suivant.*

*Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots.*

*Les candidats doivent indiquer, sur leur copie, le nombre employés de 50 en 50 (marque dans le texte et regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin.*

*Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.*

*L'usage de documents et de tout matériel électronique est interdit.*

---

A l'encontre d'une idée souvent avancée par les penseurs traditionalistes, la famille ne devait pas disparaître avec l'Ancien Régime : elle est même une des rares institutions à avoir tant et si bien perduré au-delà de la Révolution qu'elle se maintient aujourd'hui plus vivante et, probablement, malgré le nombre élevé des divorces, plus stable que jamais. Cette permanence ne doit cependant pas dissimuler la profondeur des changements, voire des bouleversements intervenus depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le plus important d'entre eux, à n'en pas douter, réside dans le passage d'un mariage de « raison », à finalité économique et, le plus souvent, organisé par les parents ou, à travers eux, par la communauté villageoise, à un mariage d'amour, choisi librement par les partenaires eux-mêmes. Voici comment l'un de nos meilleurs historiens, François Lebrun, décrit cette évolution : « Par rapport à aujourd'hui, les fonctions de la famille conjugale d'hier sont essentiellement économiques : unité de consommation et unité de production, elle doit de surcroît assurer la conservation et la transmission d'un patrimoine. Le couple est formé sur ces bases économiques par le choix et la volonté des parents ou parfois des intéressés eux-mêmes, mais sans que les sentiments de ceux-ci entrent beaucoup en ligne de compte... Dans de telles conditions, la famille ne peut avoir que très secondairement des fonctions affectives et éducatrices. Le bon mariage est le mariage de raison, non le mariage d'amour ; certes, l'amour peut naître ultérieurement de la vie en commun, mais un amour plein de réserve, ne devant rien à l'amour-passion laissé aux relations extra-conjugales. »

A nous qui sommes les héritiers des romantiques, le principe de l'union sentimentale paraît presque la règle. La façon dont nous nous représentons le couple a perdu presque toute la signification qu'il avait

encore à l'âge classique : assurer la pérennité du lignage et de la propriété familiale par la prise en charge, partagée entre époux, des nécessités de la production et de la reproduction. Si nous tournons si volontiers en dérision l'idée même d'un « mariage d'argent », c'est bien sûr que nous avons oublié jusqu'aux objectifs d'une telle association. Rappelons qu'en vertu d'un édit de février 1556 contre les « mariages clandestins », les enfants mariés sans l'autorisation de leurs parents étaient déshérités et déclarés hors-la-loi. En 1579, une ordonnance de Blois considérait comme ravisseur et punissait de mort « sans espérance de grâce ni de pardon » ceux qui auraient épousé sans le consentement des parents des « mineurs » de moins de vingt-cinq ans ! L'idée qu'on ait pu condamner à mort, comme ce fut le cas dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle, ceux qui avaient épousé sans l'avis des parents des mineurs de moins de vingt-cinq ans nous paraît si archaïque que nous en négligeons le fait qu'elle avait, du point de vue des hommes et des femmes de l'époque, de solides raisons d'être.

Voici sans doute l'évidence la mieux partagée de notre temps, peut-être même la seule qui réalise une telle unanimité : la vie commune est affaire de sentiment et de choix, elle relève de décisions individuelles *privées*, c'est-à-dire soustraites, autant que faire se peut, à l'emprise de la société globale. C'est même au nom de cette vision « sentimentale » des rapports humains que le mariage, fût-il d'amour, est parfois remis en question : il ferait encore une part trop belle aux traditions, une concession inutile à la communauté dont les sentiments authentiques se devraient de faire tout à fait l'économie.

D'où la seconde rupture, que tous les historiens de la famille s'accordent à souligner : dans l'ancien temps, l'intimité n'existait pas, que ce soit dans le peuple ou chez les élites. En ville comme à la campagne, l'immense majorité des familles vivaient dans une seule pièce<sup>1</sup>, ce qui excluait, *de facto*, la possibilité d'une quelconque forme de *privacy*. Mais ce qui donne à penser qu'elle n'était pas encore un objet de désir, c'est qu'elle n'existait pas davantage dans la bourgeoisie ou l'aristocratie, lors même que leurs moyens économiques l'eussent rendue possible. Ariès a montré, à travers ses analyses de l'architecture des grandes maisons nobles ou bourgeoises, comment les pièces, pourtant nombreuses, n'y avaient aucune fonction particulière, et s'ouvraient généralement les unes sur les autres en une promiscuité qui nous semblerait aujourd'hui insupportable. Il faudra attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour que naissent des couloirs destinés à assurer l'autonomie et l'isolement des différents lieux.

Autre face de cette non-reconnaissance de la sphère privée, la communauté se permettait d'intervenir dans la vie familiale d'une façon qui nous semblerait inconcevable. En témoigne, parmi tant d'autres signes, la pratique du « charivari » dont l'étude a semblé cruciale aux historiens de la famille. Il est significatif que cette étrange et bruyante cérémonie par laquelle la communauté exprimait sa réprobation à l'égard d'un couple déviant, ait surtout visé les maris cocus ou battus : par leur faiblesse et leur incapacité à établir l'autorité du chef de famille, ils mettaient la communauté en danger. Elle se devait alors d'opérer un rappel à l'ordre dans un domaine dont on comprend qu'il n'était pas encore considéré comme une affaire strictement privée. Certaines régions associaient le charivari à « l'azouade », l'infortuné mari étant promené à travers tout le village assis à l'envers sur un âne. Jean-Louis Flandrin souligne, comme symptomatique du poids exorbitant de la communauté dans les affaires de famille, le fait qu'à défaut du mari (il pouvait avoir pris la fuite à temps), c'est le plus proche voisin qui était arrimé à l'âne, cela afin de le rappeler à son devoir de surveillance, donc à sa responsabilité indirecte dans l'inconduite de ses concitoyens !

La troisième rupture, celle que constitue l'avènement de l'amour parental, n'est, d'évidence, pas sans liens avec les deux autres : le mariage d'amour, choisi par les individus et non plus imposé par la tradition, n'est-il pas l'une des conditions les plus sûres de l'affection portée aux enfants ? Sans doute est-il injuste ou excessif de prétendre que « l'instinct » ou l'amour maternels n'existaient pas. Sans doute y a-t-il toujours eu un minimum d'attachement des parents pour leur progéniture, ne serait-ce que sous la forme naturelle et biologique que l'on observe chez la plupart des espèces animales. Il reste que l'une des conclusions les plus étonnantes des études historiques récentes est que l'amour parental fut loin d'être une priorité, comme il l'est devenu pour la majorité des couples d'aujourd'hui. Il s'en fallait même de beaucoup, ainsi qu'en témoigne cette anecdote, toute simple et bien connue, mais au plus haut point significative d'une mentalité qui évoluera très lentement entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle : Montaigne, notre grand humaniste, avouait ne pas se souvenir du nombre exact de ses enfants morts en nourrice ! Voilà qui dit beaucoup sur l'abîme qui nous sépare de la Renaissance. D'autant que cette ignorance, on s'en doute, n'était pas due à quelque sécheresse de cœur propre au philosophe. Son attitude vaut plutôt

<sup>1</sup> Cf. Flandrin, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Seuil, 1976, p. 130.

comme le symptôme d'un comportement dominant à l'époque envers ces êtres encore « en puissance » que sont les enfants.

Dans une perspective analogue, on notera que la notion de « devoirs » des parents envers leur progéniture ne semble s'imposer à l'ensemble de la société qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle (de façon très variable selon les couches sociales). Pour l'essentiel, la relation était inverse à l'âge classique. Comme le montre Jean-Louis Flandrin, « on estimait encore, au XVII<sup>e</sup> siècle, que l'enfant devait tout à son père parce qu'il lui devait la vie. "Si l'un et l'autre se rencontrent en même nécessité, le fils doit plutôt le secours à son père qu'à son fils, jugeait Fernandès de Moure, d'autant qu'il a reçu un plus grand bien de ses parents que de ses enfants." Qu'un père puisse se sacrifier pour ses enfants était un des paradoxes du christianisme, et le sacrifice du Christ gardait au XVII<sup>e</sup> siècle encore ce caractère paradoxal : "Les pères donnent la vie à leurs enfants et c'est sans doute une grande grâce - s'exclamait le Père Cheminai dans la seconde moitié du siècle - mais on n'a point vu de père qui ait conservé la vie à ses enfants par son propre sang et qui soit mort pour les faire vivre comme notre père céleste". »

« On n'a point vu de père... » : sans doute l'affirmation avait-elle pour but de souligner le caractère exceptionnel et admirable du sacrifice consenti par le Christ. Mais afin de pouvoir être seulement utilisé, l'argument devait rencontrer un écho chez ceux qui l'entendaient. Le constat est corroboré par l'étude des catéchismes et des manuels de confessions parus entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle : jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, tous évoquent longuement les devoirs des enfants envers les parents, presque jamais l'inverse, et ce n'est que de façon très progressive, timide, que l'idée s'introduit à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour s'épanouir au XVIII<sup>e</sup>. Singulier contraste, dont Flandrin explique ainsi l'origine : « Dans les élites sociales de ce temps, nombre de chefs de famille étaient tendus vers l'ascension de leur maison, et une famille trop nombreuse risquait de ruiner cette ambition (...) Dans ces familles, celui qui portait les espoirs d'ascension sociale du père était chéri. Au contraire, lorsqu'une douzaine d'autres enfants venaient empêcher le père d'arrondir sa fortune et voler à l'héritier une partie du patrimoine, mettant ainsi en péril l'ascension de la famille, il est compréhensible qu'il les ait pris en grippe. D'une manière générale, l'incapacité à contrôler les naissances multipliait les enfants non désirés. Et l'espoir de s'en libérer par la mort pouvait s'insinuer d'autant plus facilement dans les esprits que la mortalité infantile était, on le sait, considérable, surtout parmi les enfants des villes mis en nourrice à la campagne. Au reste, était-ce sans penser à mal que, dans beaucoup de familles bourgeoises, la mère nourrissait l'héritier et qu'on mettait en nourrice les cadets ? »

Ce terrible soupçon semble d'autant plus justifié que la mise en nourrice, dont on estime qu'elle frappait entre un cinquième et un sixième des bébés au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour ne rien dire de l'infanticide pur et simple, confinait souvent à une mise à mort. Or il semble que les parents ne l'ignoraient pas tout à fait. Les chiffres sont du reste fort parlants : dans la dernière moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle entre 62 % et 75 % des enfants mis en nourrice mouraient avant d'atteindre l'âge d'un an ! Ces « petites morts » ne semblaient troubler ni les parents, ni la société, ni les nourrices mercenaires : Flandrin rapporte le cas précis de l'une d'entre elles qui, en vingt ans de métier, s'occupa de douze protégés et n'en rendit pas un seul vivant sans que le fait ait trouvé à émouvoir quiconque ! On sait aussi comment l'effroyable pratique de l'embaumement était encore de rigueur. Elle était non seulement un véritable supplice pour les nourrissons, mais elle mettait leur santé et leur vie en danger. Quant à l'abandon, même un auteur aussi soucieux de revaloriser les temps anciens que l'est l'historien américain John Boswell, estime, en s'appuyant sur les recherches les plus récentes, qu'il devait s'élever, au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, à près de 30 % des naissances enregistrées ! Funeste sort puisqu'à Paris, où l'on dispose de chiffres fiables, les enfants recueillis à l'Hôpital n'avaient tout au plus qu'une chance sur dix d'atteindre l'âge de dix ans tant la mortalité due aux maladies, mais aussi à l'indifférence et aux mauvais traitements, était élevée. François Lebrun rapporte comme tout à fait authentique et conforme à la réalité cette description d'époque des conditions dans lesquelles les petits abandonnés en province étaient acheminés vers le grand hôpital parisien : « C'est un homme qui apporte sur son dos les enfants nouveau-nés, dans une boîte matelassée qui peut en contenir trois. Ils sont debout dans leurs maillots, respirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ses repas et leur faire sucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il en trouve souvent un de mort ; il achève le voyage avec les deux autres, impatient de se débarrasser du dépôt. Quand il l'a déposé à l'hôpital, il repart sur-le-champ pour recommencer le même emploi qui est son gagne-pain. » Un dernier chiffre, qui n'étonnera plus après ce qui précède : on estime que les neuf

dixièmes des enfants mouraient, soit directement au cours de ce trajet soit, à tout le moins, dans les trois mois suivant leur admission sans que la société ni la conscience commune ne s'en offusquât particulièrement !

Comment l'amour et l'affection en vinrent-ils à prendre la place des liens traditionnels et de l'indifférence ? Pour quelles raisons de fond une telle révolution dans les mentalités devint-elle la règle ? Malgré leur diversité, les interprétations convergent sur l'essentiel : c'est en raison du passage d'une société holiste et hiérarchisée à une société individualiste et égalitaire que le poids de l'affectif augmenta dans les relations personnelles. Shorter propose à cet égard un éclairage qui offre le mérite de la limpidité : avec la naissance du capitalisme et du salariat, les hommes et les femmes se voient contraints, au moins sur le marché du travail, d'agir comme des individus *auto-déterminés*, sommés qu'ils sont de poursuivre leurs buts propres et leurs intérêts particuliers. Et ces nouveaux impératifs se traduisent, de manière très concrète, par l'obligation de quitter les anciennes communautés d'appartenance - pour les paysannes, par exemple, de « monter à la ville », ce qui leur confère une certaine marge de liberté par rapport à la pesanteur des coutumes traditionnelles. Or, telle est en substance la thèse de Shorter, les réflexes individualistes et les exigences de liberté ne se partagent pas : acquis dans la sphère du marché, ils sont peu à peu transposés à celle de la culture et des relations humaines. Dans tous ces domaines, en effet, le poids de la communauté diminue au fur et à mesure qu'augmente celui de la libre décision individuelle. Comment ceux ou celles qui choisissent leur travail n'en viendraient-ils pas à vouloir faire de même dans leur vie privée et choisir aussi leurs compagnes ou leurs compagnons ? La logique de l'individualisme qui s'introduit dans les relations humaines les élève ainsi jusqu'à la sphère de l'amour moderne, électif et sentimental.

La question du sens de la vie s'en trouve ainsi bouleversée : c'est désormais l'amour profane qui va donner sa signification la plus manifeste à l'existence des individus. C'est lui qui va incarner au mieux la « structure personnelle du sens ». On serait tenté d'y voir une promesse d'émancipation et de bonheur. Pourtant, toute la littérature moderne, avec une insistance qui ne laisse pas d'étonner, le décrit invariablement sous les espèces du malheur. De *La Princesse de Clèves* à *L'Education sentimentale*, de *La Chartreuse de Parme* à *Belle du Seigneur*, la même mise en garde sans cesse resurgit : il n'y a pas d'amour heureux. Comme si le lieu du sens était un lieu maudit, comme si le bonheur qu'il fait miroiter était par nature promis à l'échec. De cet amour, j'ai déjà suggéré comment il n'allait pas sans une certaine imprudence, voué qu'il est d'emblée aux attachements tout à la fois les plus forts et les plus changeants. Dans cette optique, bien sûr, la psychologie des passions, relayée ou non par la psychanalyse, ne manque pas d'explications pour rendre raison de ce qui apparaît comme un destin. Mais ces raisons, pour justes qu'elles soient aussi, ne touchent peut-être pas l'essentiel. Il se pourrait, en effet, que ce soit pour des motifs proprement métaphysiques que la vie sentimentale des Modernes se heurte à des difficultés plus redoutables que celles décelées par l'anthropologie. J'en aperçois au moins deux.

La première découle très simplement de ce qui précède : l'individu est désormais requis de fonder la part la plus importante de son existence sur des sentiments, sur des attachements affectifs parfois violents, lors même qu'il est plus que jamais privé du secours des traditions - de la croyance religieuse, mais aussi du soutien apporté par une communauté ayant l'expérience de solidarités concrètes. Cercle tragique, puisque les deux mouvements, celui de la montée du sentiment comme celui du retrait des traditions, multiplient l'un par l'autre leurs effets : le mal nous devient tout à la fois plus sensible et moins sensé. Vie à haut risque, sur la dénonciation de laquelle prospère le renouveau de spiritualités anciennes : elles soulignent à l'envi les contradictions flagrantes d'une existence mortelle qui organise par avance son propre malheur en cultivant l'attachement au mépris de toute méditation sur la séparation et la mort. On mesure ainsi l'ampleur des difficultés que les Modernes se sont à eux-mêmes préparées : plus d'amour et de liens sentimentaux que jamais vis-à-vis des proches, plus de vulnérabilité au mal sous toutes les formes, mais moins de soutien que jamais face à lui. Cela dit non pour dénoncer la « modernité », mais pour souligner l'un des prix les plus élevés auxquels nous soumet son idéal individualiste. De là, sans doute, la résurgence continuée d'idéologies antimodernes et néo-traditionalistes. De l'écologie profonde aux différentes formes du « New-Age » en passant par les divers syncrétismes religieux aujourd'hui si en vogue, elles plaident pour un retour à des formes de spiritualité communautaire, pour ne pas dire sectaire. De là aussi leur difficulté à convaincre durablement dans un univers où leurs disciples eux-mêmes, pris dans le mouvement général, ne cessent, malgré leurs convictions holistes, de revendiquer les valeurs

individualistes de l'authenticité et du « penser par soi-même », jusques et y compris dans le choix d'un gourou !

Mais il est une seconde raison, moins triviale et moins visible, aux menaces qui pèsent sur le bonheur des sentiments. Emancipés des liens sacrés qu'imposaient les traditions religieuses et communautaires, les individus doivent affronter une figure inédite des relations humaines : celle du face-à-face, de la dualité, si l'on ose dire solitaire, d'un couple désormais livré à lui-même, affranchi du poids mais aussi privé du secours du monde vertical de la tradition. Couple humain, trop humain peut-être, qui va faire bientôt l'expérience de l'étroite relation unissant la liberté absolue et la fragilisation du bonheur.

Les sentiments qu'inspire la passion sont-ils propres à fonder des relations durables ? Ne sont-ils pas par nature si instables que rien de solide ne puisse s'édifier sur eux ? On le pressentait depuis Platon déjà, et rien ne vient aujourd'hui le démentir. Pourtant, pensent les Modernes, hors l'état amoureux, la vie sentimentale ne vaut pas la peine d'être vécue. Tel est le paradoxe du mariage d'amour : il semble porter en lui dès l'origine, presque par essence, sa dissolution. Si le sentiment seul unit les êtres, il peut à lui seul aussi les désunir. Plus le mariage s'affranchit de ses motifs traditionnels, économiques ou familiaux, pour devenir affaire de choix individuel et d'affinité élective, plus il se heurte à la question typiquement moderne de « l'usure du désir ». Comme si, l'état amoureux n'ayant qu'un temps, il devait entraîner toute union dans sa chute...

Drewermann suggère que cette chute n'est que l'effet d'une autre, plus ancienne : ce n'est pas le péché de la chair en lui-même qui chasse Adam et Eve du paradis, mais la séparation d'avec une transcendance qui permettait leur liaison. La perte d'un troisième terme, le divin, les livre l'un à l'autre, dans un face-à-face voué tôt ou tard à la destruction. Pour une fois, Drewermann n'est pas suspect d'interprétation originale ou déviante. Bien au contraire, c'est en pleine harmonie avec l'orthodoxie la mieux attestée qu'il redécouvre le sens authentique de la *tentation* : elle est par excellence l'œuvre du serpent, de ce *diabolos* qui vise la séparation d'avec le divin en tant que telle et se délecte des effets dévastateurs qu'elle produit sur les hommes.

Pendant des siècles, dans notre Europe chrétienne, le seul amour qui fût légitime était réservé à Dieu. Les Evangiles y insistaient même en des termes d'une rigueur que bien des chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus capables d'entendre : « Si quelqu'un vient à moi et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Luc, XIV, 26). Sans doute choqués par la force du verbe « haïr » ou par son caractère insolite dans un message censé tout entier animé par l'amour, certains traducteurs s'empressent de le remplacer par d'autres, qui leur semblent moins brutaux. C'est estomper la signification du propos. Non que le Christ, bien sûr, prêche en tant que telle la haine à l'égard des proches. Mais l'amour *seulement* humain lui semble détestable, et c'est cette exclusivité qu'il nous invite à haïr : sans la médiation d'une transcendance, d'un troisième terme qui unit, elle est vouée au néant. Or c'est ce troisième terme que, d'évidence la naissance de l'individualisme nous a fait perdre : la famille moderne est d'abord et avant tout un *couple* auquel se rattachent, le cas échéant mais non point, comme avant, de toute nécessité, des « parents » au sens large du terme, des « relatives », comme disent si bien les Américains, qui désignent ainsi, sans même y songer, le nouveau visage de l'absolu...

Luc Ferry,  
*L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*,  
Grasset, 1996,  
p. 135 à 151





